

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XVIII.

— Vous avez de l'argent ?

— Plus qu'il ne m'en faut.

— Merci de votre bon vouloir, chère madame Isabelle... Moi, je retourne là-haut.

Zirza descendit pour se rendre au chemin de fer, tandis que Victor Béralle allait rejoindre son frère et Paul qui veillaient sur Léopold Lantier.

Ce dernier, faisant de nécessité vertu, s'était mis au lit.

— Les cordes... demanda Victor à Richard.

Le jeune homme défit le paquet enveloppé de papier gris, et en tira le rouleau de corde mince mais résistante qu'il avait acheté en route.

— Vous allez m'attacher ? fit l'ex-réclusionnaire d'un air moqueur.

— Les bras seulement.

— Je vous assure que c'est bien inutile... Je ne songe guère à m'évader...

— C'est possible, mais je me défie...

— A votre aise. Faites... je serai patient...

— Il vous serait difficile de ne l'être pas...

Richard fit soulever le prisonnier, et lui noua solidement les mains derrière le dos.

— De cette façon, reprit Victor, mon frère suffira pour veiller sur vous, si M. Paul et moi nous avons besoin de nous absen-

ter... Maintenant je prierai M. Paul de vouloir bien aller, en compagnie de Richard, commander à déjeuner pour tout le monde... Pendant ce temps je causerai avec M. Léopold Lantier.

Les deux jeunes gens quittèrent la chambre. L'ex-réclusionnaire et le contre-maître restèrent seuls.

— Vivement quelques mots à voix basse... fit ce dernier, le père de M. Paul est à Troyes...

— C'est vrai, mais comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu ce matin entrer à « l'Hôtel de l'Aube. »

— C'est là que je demeurais... dit Léopold.

— Avec lui ?

— Non.

— Où loge-t-il ?

— A « l'Hôtel de la Préfecture. »

— Comme son fils ! pensa Victor. Il ne faut pas que Paul y retourne.

Puis, tout haut :

— Vous vous êtes vus, M. Pascal et vous ?

— Oui.

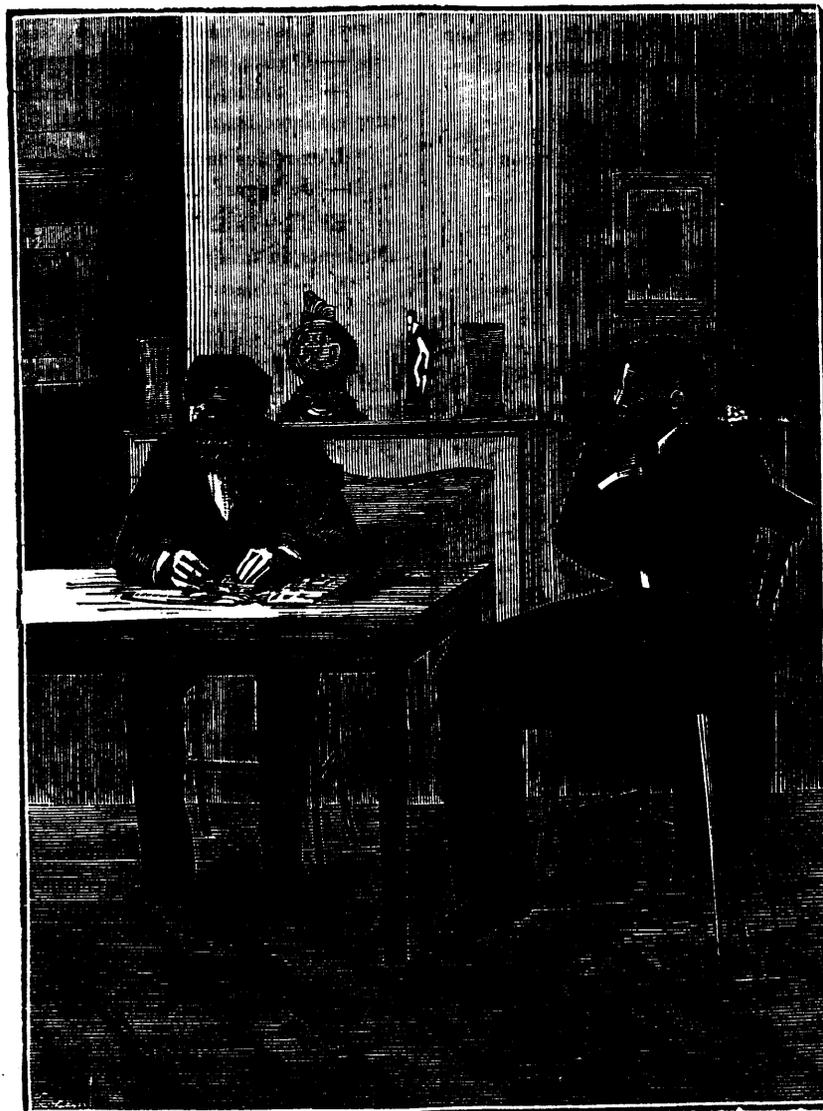
— Et concertés ?

— Naturellement.

— Que fait à Troyes M. Pascal ?

— Ah ! ça, où voulez-vous en venir avec toutes vos questions ?

— Je vous ai prévenu que votre sort dépendait de vous... Croyez-moi donc, répondez franchement, sans hésitation sans réticences, si vous voulez que je ne vous



— Je suis prêt à vous répondre, monsieur, répondit Pascal

parle de l'échafaud qui vous attend.

En entendant ce mot sinistre : ÉCHAFAUD ! Léopold devint pâle et un frisson convulsif secoua son corps.

— Si je parle, vous ne me livrez pas... balbutia-t-il d'une voix étranglée par la terreur.

— Parlez d'abord... nous verrons ensuite... Que vient faire ici M. Pascal Lantier ?

— Attends quelqu'un...

— De qui est-il question ?

— Du notaire de Nogent-sur-Seine.

— Il doit venir à Troyes ?

— Oui.

— Quand ?

— Demain matin.

— Pourquoi faire ?

— Pour se présenter chez le procureur de la République qui l'a mandé, et qui compte lui demander des explications au sujet de l'héritage de Robert Vallerand, héritage qu'il détient en ce moment.

— A quelle heure, demain, le notaire doit-il se présenter au parquet ?

— A une heure...

— Et M. Pascal ?

— En même temps que lui mais ; s'il ne me voit pas ce soir au rendez-vous que je lui ai assigné, il ne se présentera certainement pas...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il tirerait de mon absence une conclusion fort logique... celle-ci : « Tout est perdu ! »

— Il suffirait d'un mot de vous pour le rassurer.

— Sans doute, et si vous me permettez de le voir...

— Le voir, non... Mais vous allez lui écrire.

Léopold fut saisi d'un tremblement nerveux.

— Vous voulez le livrer.. bégaya-t-il. Mais ce sera me livrer aussi, moi.

— Je vous ouvre au contraire une porte de salut.

— Que voulez-vous donc faire ?

— Peu vous importe pourvu que je vous évite la guillotine.

— Délicz-moi les mains... je vais écrire...

— Inutile... répliqua Victor, l'écriture de M. Fradin, de Paul Péliissier, de Léopold Lantier, doit avoir des formes variées comme les signatures de ces honorables personnages... Il suffira du nom, et M. Pascal ne mettra point en doute que la lettre vienne de vous... Je vais écrire... préparez-vous à dicter.

Victor s'assit près d'une petite table où se trouvaient un encrier, du papier et des plumes.

— Allez... fit-il.

Léopold, obéissant, dicta :

« Je pars pour Paris : affaire personnelle et pressée. Donc je ne viens pas à l'hôtel de l'Aube. Tout va bien ; j'ai le paquet cacheté. Rien à craindre, tu peux agir.

« PAUL PÉLISSIER. »

Le contremaître avait écrit et signé.

Il plia la lettre, la mit sous une enveloppe qu'il ferma, et sur laquelle il traça la suscription suivante :

« MONSIEUR PASCAL LANTIER,

« HOTEL DE LA PRÉFECTURE, EN VILLE. »

Il posa cette enveloppe sur la table et quitta son siège.

— A présent, dit-il ensuite, il me faut le reçu que vous a fait mon frère, et les papiers qui peuvent, en vous compromettant, compromettre ceux que vous avez entraînés avec vous.

— Ce reçu et ces papiers sont dans mon portefeuille... répondit Léopold.

— Et votre portefeuille ?

— Dans la poche de mon palotot fourré.

Victor chercha l'objet en question, le trouva sans peine, l'ouvrit, et le premier papier qui frappa ses yeux fut le reçu écrit et signé par Richard.

A cette vue un frisson passa sur sa chair.

— L'insensé ! le malheureux ! balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle, il n'en fallait pas tant pour l'envoyer au baigno ! et c'est par miracle qu'il est sauvé !

Froissant alors le reçu entre ses mains, il le jeta au feu. Il en fit autant de divers papiers, et ne laissa que les billets de banque dans le portefeuille qui reprit sa place au fond de la poche du palotot.

Cette besogne achevée, Victor inspecta les autres poches. De l'une, il retira un tout petit coffret de cristal.

— Qu'est-ce que ceci renferme ? demanda-t-il à Léopold.

Celui-ci répondit :

— La mort...

— Je comprends... C'est le coffret volé chez le comte de Terrys, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il contient le poison violent avec lequel vous avez voulu tuer madame Isabelle.

L'ex-réclusionnaire répondit par un signe affirmatif.

— Je le garde... reprit Victor.

Et il le glissa dans sa poche. Puis il acheva de fouiller les vêtements du misérable, mais il n'y trouva plus rien de suspect. En ce moment, Richard rentra dans la chambre.

— Le déjeuner est prêt, dit-il.

— Bien... Va t'attabler avec M. Paul... Je veillerai pendant ce temps là... Quand vous aurez fini, tu viendras me relâcher ici, et tu donneras la pâtée à notre prisonnier qui ne peut se servir lui-même...

— C'est compris... répliqua le jeune homme.

Et il descendit.

Nous passerons sans nous arrêter sur des détails de moindre importance.

Une fois tout le monde restauré, Richard alla déposer à « l'Hôtel de la Préfecture » la lettre adressée à Pascal Lantier ; en même temps il était chargé de solder le compte de Paul, car l'étudiant, cédant aux instances de Victor, avait consenti à rester au petit hôtel du chemin de fer.

## XIX

Paul était sombre et silencieux. Une idée fixe le poursuivait, celle du suicide. Il lui semblait impossible d'accepter la honte qui fatalement devait rejaillir sur lui, quoiqu'il n'eût rien fait pour la mériter.

Dans son découragement immense il avait hâte d'en finir avec la vie et avec la douleur, mais il avait juré à Victor d'attendre jusqu'au lendemain soir.

Fidèle à la parole donnée il se résignait donc à l'attendre, tout en se demandant quel motif avait pu pousser le contremaître à solliciter un semblable sursis et quel résultat il en espérait.

Le fils de Pascal aurait voulu gagner sa chambre, s'y enfermer seul et s'absorber dans son isolement. Victor Béraille, voulant à tout prix l'empêcher de s'abandonner à ses idées noires, refusa de le quitter.

Léopold, leur prisonnier, se recommandait par une tenue exemplaire.

Une bandit.

Elle résul

L'ex

mes qui s

air leur p

à eux.

Il lu

dernier liv

et cherche

Or, l

misérable,

ses plans é

Que

plus que t

coup sûr

Il cor

ter la Fra

Celui

Selon

de l'écritu

de son cou

satisfait.

Le re

tagèrent pe

À tour, en

dont la pr

Le m

quelques h

sorte d'eng

cerveau et

Le le

heures à l'

tiance le m

Co m

preneur se

et lui dit :

— Vo

point encor

tous l'anno

blique que

questions à

— J'a

Le sul

chique.

En se

de calme, d

était déci

Pasca

muler ainsi

— Qu

l'émouvoi

Trois

l'entreprene

— Ve

resté ouve

Pascal

gistrat. Ce

dit en mêm

— Ve

Une modification absolue s'était opérée dans l'attitude du bandit. Cette modification ne cachait aucune arrière-pensée. Elle résultait de la peur.

L'ex-réclusionnaire se sentait à la discrétion des deux hommes qui se constituaient ses geôliers. Son unique chance d'obtenir leur pitié, il le comprenait bien, était de se livrer entièrement à eux.

Il lui semblait lire dans les regards sombres de Paul que ce dernier livrerait son père sans hésiter à la justice qui le réclamait, et chercherait ensuite dans la mort l'oubli de la honte.

Or, l'échafaud lui inspirait une indicible épouvante. Le misérable, qui ne reculait point devant l'assassinat pour étayer ses plans de fortune, ne voulait pas mourir.

Que projetait Victor Béralle ? Ce problème l'intéressait plus que tout au monde car, s'il pouvait être sauvé, son salut à coup sûr viendrait du contremaître.

Il conservait le vague espoir qu'on lui permettrait de quitter la France et de disparaître avec Pascal Lantier.

Celui-ci avait reçu le mot signé : " Paul Pélissier."

Selon la supposition de Victor il ne se préoccupait nullement de l'écriture. L'avertissement ne pouvait, croyait-il, venir que de son complice. Il le tint pour bon et se déclara rassuré et satisfait.

Le reste de la journée s'écoula. Victor et Richard se partagèrent pour la nuit la garde du prisonnier. Chacun d'eux tour à tour, en quittant sa faction, passait dans la chambre de Paul dont la prostration était effrayante.

Le malheureux jeune homme avait vieilli de dix années en quelques heures. Peu à peu cependant il souffrit moins. Une sorte d'engourdissement, qui n'était pas le sommeil, envahit son cerveau et atténuait la sensation de la douleur morale.

Le lendemain matin Pascal Lantier déjeûna vers onze heures à l'"Hôtel de la Préfecture" et attendit avec impatience le moment où il pourrait se présenter au parquet.

Ce moment arriva. A une heure moins un quart l'entrepreneur se fit annoncer au substitut, qui le reçut immédiatement et lui dit :

— Vous êtes exact, monsieur... Le notaire Audouard n'est point encore ici, mais il viendra certainement... Une dépêche nous l'annonce... Je vais prévenir M. le procureur de la République que vous êtes à sa disposition. Il a, je crois, quelques questions à vous adresser.

— J'attends ses ordres, monsieur, répondit Pascal.

Le substitut entra dans le cabinet de son supérieur hiérarchique.

En se rendant au Palais, le constructeur avait fait provision de calme, de sang-froid, d'énergie. La partie qu'il allait jouer était décisive : — quatre ou cinq millions en formaient l'enjeu.

Pascal s'était tracé une règle de conduite pouvant se formuler ainsi :

— Quoi qu'il arrive, rien ne doit m'étonner et surtout m'émouvoir... Il faut être de bronze et de marbre...

Trois minutes s'écoulèrent. Le substitut vint rejoindre l'entrepreneur.

— Veuillez entrer, monsieur... fit-il en désignant la porte restée ouverte, M. le procureur de la République vous attend...

Pascal, le visage immobile et l'air froid, entra chez le magistrat. Ce dernier lui montra un siège près de son bureau et lui dit en même temps :

— Veuillez vous asseoir, monsieur...

Le complice de Léopold obéit. Le procureur de la République poursuivit :

— J'ai besoin de vous questionner au sujet de la fortune déposée, croyez-vous, chez Me Audouard...

— Je suis prêt à vous répondre...

— C'est bien M. Robert Vallerand, votre oncle, qui vous a donné à penser que les valeurs formant son actif se trouvaient dans les mains du notaire de Nogent-sur-Seine ?...

— Oui, monsieur, c'est bien lui...

— Il ne vous a point dit le chiffre de sa fortune...

— Il a parlé de plusieurs millions...

— C'est le chiffre exact que j'aurais voulu connaître, non que je doute de la probité de Me Audouard dont la réputation est inattaquable et inattaquée, mais précisément pour éviter d'adresser à cet honorable officier ministériel des questions qui pourraient lui sembler blessantes.

— Je vous renseignerais de grand cœur si je le pouvais, répliqua Pascal, mais j'ignore ce chiffre...

A cette minute précise la porte du cabinet s'ouvrit. Un garçon de bureau annonça :

— M. Audouard.

L'entrepreneur se leva. Une motion passagère, qu'il lui fut impossible de dominer, faisait battre son cœur un peu plus vite que de coutume.

Le procureur de la République tendit la main au notaire qui venait d'entrer.

— Cher maître, lui dit-il, je suis d'autant plus heureux de vous voir que vos visites sont rares...

— Celle-ci n'est point du tout volontaire, je vous assure... répondit le notaire en riant. Je me suis rendu à votre appel, mais très étonné et surtout très intrigué... Je me demande depuis deux jours ce que vous pouvez me vouloir.

— Il s'agit d'une chose fort importante.

— Laquelle ?...

— Vous connaissiez Robert Vallerand ?...

— Beaucoup, c'était mon client et mon ami...

Pascal Lantier devait s'attendre à cette réponse. Cependant un petit frisson passa sur son épiderme.

— J'ai l'honneur de vous présenter son neveu... continua le procureur de République en désignant l'entrepreneur.

M. Audouard se tourna vers Pascal. Les deux hommes se saluèrent. Le magistrat poursuivit :

— M. Pascal Lantier a été appelé ici par moi afin qu'il fasse valoir ses droits à la succession de son oncle dont il est l'unique héritier légal.

Un silence suivit ces derniers mots. L'entrepreneur, les yeux fixés sur le notaire, attendait avec une anxiété qui ressemblait beaucoup à de l'angoisse.

Le procureur de la République reprit :

— Aucun testament n'ayant été trouvé lors de la levée des scellés, l'administrateur judiciaire a fait l'inventaire des biens, meubles et immeubles et des capitaux formant l'actif fort modeste de la succession. M. Pascal Lantier, ayant eu connaissance du chiffre de cet actif, nous a fait observer que de certaines paroles de son oncle il lui semblait résulter qu'une somme importante se trouvait en dépôt entre vos mains... C'est à ce sujet, mon cher maître, que je vous ai prié de passer à mon cabinet, désirant recevoir de vous des explications...

— Que je vais vous donner nettes et catégoriques... répondit le notaire de Nogent-sur-Seine. M. Lantier est dans le vrai... Robert Vallerand a en effet déposé chez moi une somme importante..

— On parle de millions...

— Quatre millions, quatre cent vingt-cinq mille francs.

— J'étais donc bien renseigné ! s'écria Pascal avec joie.

— Parfaitement renseigné, oui, monsieur, répliqua Me Audouard en appuyant sur les mots. De ce dépôt j'avais fait un reçu à Robert Vallerand en lui donnant ma parole de ne remettre sa fortune qu'à la personne qui m'apporterait un paquet cacheté, portant sa signature et contenant, outre mon reçu, certains papiers de famille.

— Ce paquet n'a point été trouvé chez M. Vallerand... interrompit le procureur de la République.

— On ne pouvait l'y trouver...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était en lieu sûr, dans la caisse de mon collègue Emile Auguy, notaire à Paris, rue des Pyramides.

Pascal Lantier sentit son sang se glacer dans ses veines. Ainsi l'officier ministériel savait cela. Qu'allait-il arriver ?

Une angoisse grandissante l'obsédait ; une sueur froide mouillait ses tempes ; des bruissements bizarres emplissaient ses oreilles. Néanmoins il fit un suprême appel à sa force de volonté, et parvint à diminuer son trouble.

— Eh bien, demanda vivement le procureur de la République, ce paquet se trouve-t-il encore dans la caisse de votre collègue ?...

— Non, répondit M. Audouard, et cela pour la meilleure de toutes les raisons... il m'a été apporté ce matin par la véritable, la seule héritière de Robert Vallerand...

Cette fois Pascal se leva terrifié, certain que Léopold l'avait trahi.

— La véritable... la seule héritière de Robert Vallerand, fille reconnue de Robert et de Marguerite Berthier... poursuivait le notaire. J'ai donc, comme c'était mon devoir, remis à cette jeune fille les valeurs qui lui appartenaient, ainsi que me l'enjoignait une lettre testamentaire de mon ami, jointe au reçu signé par moi...

— J'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, monsieur le procureur de la République, la lettre et le reçu...

Et Me Audouard posa sur le bureau les papiers dont il parlait. Pascal ne pouvait se faire et ne se fit aucune illusion. Tout s'écroulait. Le naufrage de ses espérances était complet et irrémédiable.

Il ne lui restait plus qu'à jouer une audacieuse comédie pour écarter de lui les soupçons, momentanément du moins, et se donner le temps de fuir. Ne pouvant éviter la ruine, il voulait essayer de sauver sa tête.

— Une fille de Robert ! fit-il en jouant l'étonnement. Mais mon oncle n'a jamais été marié !...

— Il n'en a pas moins eu une fille, inscrite sur les registres de l'état civil de Romilly, et dont voici l'acte de naissance dûment légalisé...

En disant ce qui précède, le notaire présentait au magistrat une feuille de papier timbré.

Puis il ajouta :

— Quoique aucun doute ne soit possible et que mes paroles n'aient pas besoin de confirmation, j'ai prié mademoiselle Renée Vallerand, la fille de mon ami, de m'accompagner ici avec sa mère...

— Avec sa mère... bégaya l'entrepreneur effaré.

— Et son amie, mademoiselle de Terrys, poursuivait le notaire. Elles attendent dans votre antichambre.

La foudre éclatant au milieu du cabinet du procureur de la République, eût produit sur Pascal un effet moins terrible que ne le fit ce nom soudainement prononcé. Un instant il perdit la tête ; mais, cette fois encore, il se raidit.

— Je vous demande la permission de me retirer... dit-il. Ma présence ici est inutile désormais et presque ridicule.

Le magistrat croyant à une simple déception d'héritier évincé, et ne jugeant point l'entrepreneur extrêmement sympathique, sourit sans lui répondre et frappa sur un timbre. Le gargon de bureau parut.

— Introduisez les personnes qui attendent... commanda le magistrat.

— Elles savent tout... pensa Lantier. Elles vont m'accuser... Je suis perdu !... Ah ! misérable Léopold !...

La porte s'ouvrit de nouveau. Renée franchit le seuil, s'appuyant au bras de sa mère et suivie par Honorine.

Le procureur de la République se leva pour les accueillir et les salua respectueusement.

Pascal, livide et frissonnant, aurait voulu sentir le parquet se fendre pour l'engloutir.

En l'apercevant, Marguerite tressaillit.

— Monsieur Lantier ! s'écria-t-elle.

— Oui, madame, répondit le magistrat, M. Lantier, qui croyait hériter de son parent, et qui ne saurait manquer d'éprouver quelque surprise en voyant la fortune de Robert Vallerand passer aux mains d'une jeune fille dont il ne soupçonnait pas l'existence...

— Ah ! fit Marguerite en jetant sur son beau-frère un regard d'une indissoluble expression, il ne soupçonnait point...

— Non, madame.

— Eh bien ! je lui présente ma fille, Renée Vallerand, fille de Robert.

Pascal s'inclina machinalement. Il pensait :

— Elle ne m'accuse pas !... Qu'est-ce que cela signifie ?...

Le procureur de la République reprit :

— Mademoiselle Renée se trouve dès à présent en possession des biens de son père... Grâce aux mesures prises par Robert Vallerand, il n'y a point à proprement parler d'héritage, mais une restitution de dépôt contre un reçu... La qualité de fille naturelle de mademoiselle Renée ne me semble nullement, dans ce cas, la rendre inhabile à posséder sa fortune entière... Avez-vous quelque objection à formuler, monsieur Lantier ?

— Aucune, monsieur... balbutia Pascal...

— Alors, je ne vous retiens plus...

Le misérable salua avec une raideur automatique et fit deux pas du côté de la porte.

Marguerite lui toucha le bras.

Il tressaillit et se tourna vers sa belle-sœur.

— Voulez-vous m'attendre au dehors, mon cher Pascal... lui dit-elle. Nous avons à parler de votre fils...

— Je vous attendrai...

Et le complice de Léopold sortit, en heurtant les murs comme un homme ivre. Une fois dans la cour du palais de justice, il s'arrêta.

— Que se passe-t-il donc ? se demanda-t-il en épongeant avec son mouchoir ses tempes mouillées de sueur. Rien... pas un mot d'accusation !... Mademoiselle de Terrys justifiée, puisqu'elle est libre... Renée seule maîtresse des millions que je convoitais !... tant de crimes commis en vain ! Il ne me reste qu'à fuir... Ce soir je serai à Paris... j'y prendrai tout ce que je

posséd  
jo con  
nouvel  
U  
allait  
I  
jeune  
Comm  
D.  
mencer  
après, e  
nous av  
Ne  
efforts e  
feuillete  
l'avenir  
A  
fouroir  
dique s  
L  
Il  
de mari  
figures e  
teintes e  
de l'esc  
laine au  
Le  
il n'avai  
lais-èret  
réalisa  
pour sa  
les mer  
J'y  
Il  
du soleil  
des terr  
lés de  
rêts à  
remis à  
Ab  
durant l  
du mi-è  
adis. A

possède de valeurs, et demain j'aurai passé la frontière... Demain je commencerai à l'étranger, sous un faux nom, une existence nouvelle...

Une fois son parti pris, Pascal se remit en marche. Il allait sortir de la cour quand une main se posa sur son épaule.

Le scélérat se retourna brusquement et se vit en face du jeune contremaître Victor Béralle.

— Vous ! s'écria-t-il stupéfait. Vous !...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## A NOS LECTEURS

Dans notre No 207 (le 13 Décembre prochain), nous commencerons un nouveau roman du plus grand intérêt, qui, bientôt après, sera suivi d'un autre ne le cédant en rien à tous ceux que nous avons publiés jusqu'à ce jour.

Nous osons nous flatter que nos lecteurs sont satisfaits des efforts constant que nous avons faits pour leur procurer de bons feuilletons, et nous les assurons qu'il en sera toujours ainsi dans l'avenir.

A l'exception de la première année (1880), nous pouvons fournir toute la file des années 1881, 1882 et 1883, pour la modique somme de UNE PIASTRE par année, expédié franco.

LES ÉDITEURS.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XXI

CHEZ LUOULLUS.

Il se trouvait vide en ce moment. Les grands lampadaires de marbre allumés laissaient tomber une clarté molle sur les figures drapées d'onyx transparents ; les vasques de faïence aux teintes éclatantes étalaient des corbeilles de fleurs. Les marches de l'escalier disparaissaient sous des tapis de moquette de haute laine au milieu duquel étincelaient des barres de cuivre doré.

Les yeux de Jean Débâcle contemplèrent ce luxe dont jamais il n'avait eu l'idée. Les contes des fées lui parlant du palais enchanté laissèrent jadis son esprit dans la vague... mais ces contes se réalisaient. Cela était donc vrai ? Il existait des hommes qui, pour satisfaire les caprices de leur luxe, faisaient affluer chez eux les merveilles des deux mondes.

L'étourdissement de Jean ne dura pas longtemps.

Il évoqua dans son souvenir une île sauvage, au sol brûlé, au soleil ardent, ceinte par une mer infranchissable. Au delà des terres que les condamnés habitaient, des bois sans fin, peuplés de sauvages qui, la flèche empoisonnée en main, guettaient, prêts à assommer, à dévorer ensuite l'imprudent qui s'en serait remis à leur humanité.

Ah ! qu'elles lui avaient semblé longues, ces dix années durant lesquelles il n'avait songé à la France qu'avec la terreur du misérables qui a frappé sa mère, et blessé le sein qui l'allaita jadis. Avec quelle haine le nom de tous ceux qu'il avait connus,

écoutés, suivis, lui revenait à la mémoire.

Quand il rassemblait autour de lui ses compagnons, il s'irritait de les trouver mornes, pliés sous le joug comme le taureau dompté. Il tentait alors de souffler en eux la révolte et la haine, mais la plupart en avaient assez de l'épreuve, de la politique et de la misère. Quelques-uns se repentaient, les autres se promettaient à leur retour en France de se jeter dans la mêlée ardente, et de se préparer à une lutte nouvelle.

Débâcle, lui, ne croyait plus au triomphe prédit. Dans chaque homme protestant de son dévouement il ne pouvait désormais voir qu'un intrigant, et il rêvait alors une revanche personnelle, une rencontre avec le mauvais génie qui l'avait perdu, avec l'homme des foules, l'orateur de club, le tribun de carrefour qui lui avait crié : le peuple est roi, et qui maintenant eut volontiers écrasé sur le sol la race du peuple.

Cet homme il allait le voir face à face.

Le visage de Jean Débâcle se crispa comme se ride le museau du tigre, et il monta le grand escalier, d'un pas lourd, laissant la boue de ses souliers percés sur les jonchées de fleurs du tapis.

Trois portes de salons s'ouvraient ; il les franchit, poussa successivement deux autres portes et se trouva dans une pièce à demi éclairée par une grosse lampe.

Un homme écrivait à un bureau.

Le bruit lui fit lever la tête.

Jean Débâcle le reconnut : Valgras ! c'était bien Valgras !

— Que voulez-vous ? demanda celui-ci d'une voix brusque.

— Vous parler, répondit Jean d'une voix qu'il s'efforça d'affermir.

— Ce n'est pas l'heure de mes audiences.

— Un ami de l'ouvrier a toujours le temps de l'entendre.

— Qui vous a introduit ?

— Personne.

— Vous êtes monté comme cela, chez moi ?

— Oui, répondit Débâcle qui sentait le courage lui revenir à mesure que Valgras devenait plus dur, je suis venu comme cela. Vous attendez du monde, ce soir, un de plus ou de moins, pas vrai, cela ne fait rien à la chose.

— Mais je ne vous connais pas.

— Il suffit que je vous connaisse.

— Enfin que voulez-vous ?

— Je vous l'ai dit, vous parler.

Valgras toisa du regard le visiteur dont ni la mine ni le costume ne paraissaient faits pour le rassurer. Il eut une minute la pensée de tirer le cordon de la sonnette, et de faire jeter cet homme à la porte ; mais il pensa que le déguenillé voulait seulement lui demander une aumône, et il répondit :

— Expliquez-vous vite.

— J'arrive de Nouméa...

— Je comprends, vous vous trouvez sans travail... et vous voulez...

— Ne m'offrez pas d'argent, monsieur, je le refuserais. Je viens de vous le dire, j'ai besoin de causer avec vous. Pendant dix ans on a le temps de réfléchir, de se souvenir du passé et de préparer l'avenir. J'ai été un brave ouvrier, laborieux, un père de famille heureux aimant ses enfants et sa femme. Rien ne nous manquait ; je gagnais de gros salaires, et nous mettions quelque chose chaque semaine à la caisse d'épargne.

— Ce sont vos affaires ! fit Valgras en frappant sur son bureau à l'aide d'un couteau d'ivoire.

Mais Jean Débâcle ne sembla point s'apercevoir de l'irritation de Valgras, et il poursuivit.

— Il se trouva des hommes qui écrivirent dans les journaux des articles dans lesquels ils répétèrent que le peuple était à plaindre, qu'il manquait de liberté, qu'il méconnaissait les droits. Les jeunes gens à tête chaude, qui ont dans le sang d'aimer à se promener sur les boulevards en suivant un drapeau de révolte et en chantant la « Marseillaise, » lurent ces articles là. On en parla dans les ateliers. Les têtes se montèrent.

On organisa des grèves. Les mêmes hommes qui avaient écrit dans les journaux, parlèrent dans les clubs, et bientôt, parmi les ouvriers ce fut une grande agitation. Que voulez-vous, on répétait qu'on voulait nous rendre heureux, nous rendre riches ! Nous écoutions, nous croyions, et nous nous serions fait tuer alors pour les hommes qui se disaient nos amis.

— Ne l'étaient-ils donc pas ?

— Vous allez voir. La guerre vint. Les Parisiens se battirent. La défaite nous broya le cœur, on nous avait persuadé que la République nous assurerait la victoire et pourtant Paris se rendit. Mais alors commença une autre guerre, celle de la Commune. On nous fit croire qu'il existait pour nous des ennemis pire que les Prussiens.

Les biens des riches nous furent promis. On nous poussait en avant. On nous donnait des balles et de la poudre pour tirer sur d'autres Français, et nous allions sous le drapeau rouge de la Commune, sans savoir ce que c'était que la Commune. Le peuple est ignorant, voyez-vous ! C'est un crime de le tromper, de lui dire : voilà la vérité ; cela est ton droit,

Le peuple est un enfant d'abord, mais quand on l'a grisé de vin, de poudre et de paroles, vrai Dieu quel lion ! On nous répétait que la Commune triompherait de la République conservatrice, et nous nous battions toujours.

Et cependant, ceux qui nous l'affirmaient mentaient. Ils voyaient la fin de la lutte, ils savaient par avance la bataille perdue... Alors on nous poussa jusqu'au délire, jusqu'au crime. Des hommes qui s'étaient mis à notre tête nous disaient : piller ! On pillait... Tuez ! on fusilla les moines et les prêtres... Brûlez ! et Paris flamba !

J'y étais, j'ai pris part à tout. Rue Huxo j'ai tiré sur des hommes en robes noires qui levaient la main pour me bénir ; j'ai jeté le premier brandon dans la cour des Comptes ; Quelle nuit. On voyait rouge au milieu de toutes ces flammes !

Le lendemain les dernières barricades tenaient encore : on lutta, on voulait se faire tuer ; les soldats nous prirent et on nous emmena à Versailles : nous fûmes jugés et condamnés...

Vous croyez peut-être que ceux qui nous avaient poussés au meurtre, à l'incendie vinrent nous défendre. Bah ! Ils travaillaient à se mettre à l'abri, se déclaraient pour le gouvernement de l'ordre, demandaient et obtenaient des places, et commençaient à se gorger d'or et à se soûler de plaisirs... Nous allâmes là bas, à la Nouvelle... On a mis dix ans à nous rappler...

Beaucoup sont morts, plusieurs sont devenus lâches, la souffrance les a lentement abrutis. Moi je garde mon énergie et je viens vous dire : vous m'avez poussé au mal, et j'ai fait le mal... d'honnête homme je suis devenu bandit... j'ai à vous demander compte de ma vie manquée, de mon bonheur perdu... Qu'avez-vous à répondre ?

— Simplement ce que je vous ai dit tout à l'heure ; combien voulez-vous ?

— Je ne réclame rien ! répéta Débâcle avec un geste terrible, rien pour moi ! Mais vous réparerez le mal que vous avez fait. On affirme que vous possédez des millions. Comment les avez-vous gagnés ? Oseriez-vous le dire ? Est-il juste que vous rouliez sur l'or tandis que les revenants de Nouméa manquent de pain ! Vous avez menti, en affirmant que vous rendriez le peuple heureux.

Vous vous êtes engraisé tandis que nous séchions sur la terre aride, il faut rendre des comptes au peuple qui revient.

La voix de Jean Débâcle montait et devenait menaçante. Tant que Valgras crut qu'on l'apaiserait avec quelques louis, il l'écouta, mais la forme des revendications de Jean lui causa bientôt une colère mêlée de crainte :

— Ce sont des mots ! des mots ! des mots ! Encore une fois voulez-vous de l'argent ?

— Je vous le jetterais à la face, répliqua Débâcle. Je veux que l'or dont vous regorgez vous le portiez dans les faubourgs, aux hommes haves, aux femmes affamées. Je veux que dans les clubs quand vous porterez la parole, vous n'ayez plus jamais l'audace de mentir, afin de perdre les autres, comme vous nous avez perdus.

J'ai fait la liste de ceux qui sont désormais mes justiciables. Prenez garde ! aujourd'hui je vous avertis ! Une autre fois j'agirai. Je ne vous préviendrai plus, je frapperai. Vous dédaignez de me répondre, mais vous réfléchirez peut-être. Je suis de ceux qui ne craignent rien, puisqu'ils n'ont plus rien à perdre. J'ai voué la fin de ma vie à une œuvre que je crois utile. J'irai jusqu'au bout.

Dans vos journaux, dans votre langage vous ne tenterez plus d'abuser le peuple, jamais, je vous le défends ! Entendez-vous, moi, Jean Débâcle, à partir de cette heure, je m'attache à vos pas. Je serai l'homme qui se trouvera au milieu de toutes les foules que vous haranguerez. Vous ne me verrez point au milieu des centaines d'hommes qui vous presseront... Moi, je verrai, j'entendrai ! Prenez garde ! prenez garde !

Le bras de Jean se leva sur Valgras.

Au même moment celui-ci tira le cordon d'une sonnette.

— Allez ! dit Valgras à Jean Débâcle, on vient, et il me répugne de vous faire arrêter.

— C'est tout ce que vous trouvez à me répondre ?

Valgras se contenta de hausser les épaules.

Le valet de chambre de Valgras parut, Jean comprit qu'il n'avait plus rien à faire, et lentement, la tête basse, il sortit de la maison de Lucullus.

Deux heures plus tard, au milieu du choc joyeux des verres, Valgras racontait à ses convives la visite de ce fou qui était venu lui demander compte de sa vie brisée, de son bonheur perdu. Et les amis du peuple, à la façon de Valgras, en buvant du Johannisberg authentique, portèrent la santé de niais qui croient au dévouement des prétendus réformateurs politiques.

## XXII

LE NUMÉRO 59 DE LA RUE DE TOCQUEVILLE.

A partir de cette journée, Jean Débâcle erra dans les rues de Paris, couchant au hasard, tantôt dans un garni sordide, tantôt dans un chantier, fuyant la lumière et les sergents de ville, tremblant de voir écrite sur son front la sinistre résolution qu'il venait de prendre.

De ce moment Valgras était irrévocablement condamné. Il s'agissait seulement pour le misérable d'attendre l'heure propice.

S'il eut tenu simplement à arracher la vie de cet homme par sentiment de vengeance personnelle, les occasions ne lui auraient pas manqué. Jouant au monarque populaire, Valgras se promenait fréquemment à pied.

Mais Jean Débâcle voulait faire de la mort de cet homme une leçon pour tous les prétendus amis du peuple. Il tenait à leur prouver que les ouvriers, s'ils peuvent se laisser abuser, entraîner et séduire, sont également capables de raisonnement, et discernent tôt ou tard ceux qui prennent sincèrement leurs intérêts, des faux frères qui les trompent dans un but d'intérêt égoïste.

Comment s'y prendrait-il ? Quand naîtrait l'occasion, cette occasion unique peut-être, qu'il s'agissait de ne pas manquer ?

D'ailleurs, Jean Débâcle n'était pas fâché de se faire justice d'une façon éclatante, en plein soleil. Il avait assez vu de drames dans les théâtres pour rêver une grande mise en scène.

Pendant quinze jours les journaux ne parleraient que de lui. Conspué par les uns, exalté par les autres, il prendrait pour la foule des aspects divers. L'accuserait-on de folie ! Le considérerait-on comme un martyr ?

Il songeait à tout cela pendant ses promenades sans fin à travers Paris. On eut dit qu'il voulait lui adresser un adieu, à le voir parcourir l'un après l'autre les quartiers où il avait vécu, travaillé, aimé et souffert. Il refaisait la route de sa vie, éveillant ici un souvenir heureux, là une apparition sinistre.

De la sombre ruelle où il naquit dans une froide matinée d'hiver, il se rendit à la rue Haxo, cherchant dans l'enclos bouleversé la muraille contre laquelle s'appuyèrent les victimes.

Sa tête s'exaltait de plus en plus. Les quelques pièces blanches sonnantes au fond de sa poche fondirent en quelques jours. Quand il ne garda plus que des sous il mangea du pain sec. Il aurait pu comme jadis entrer dans un chantier, et se louer pour quelques jours ; il crut que l'heure attendue, épiée lui échapperait pendant ce temps.

Du reste, elle ne pouvait beaucoup tarder. On était à l'approche des élections, et Valgras ne manquerait point de se porter candidat. S'il l'avait pu, il eut été le candidat universelle, ayant son nom inscrit en tête des listes de chaque circonscription. Il rêvait un plébiscite faisant de lui le seul homme capable de gouverner la France.

Pour arriver à son but il parlerait dans les grandes salles réservées aux réunions politiques. Jean Débâcle serait là, dans la foule, l'écoutant, le surveillant.

Au premier mot capable de tromper et d'entraîner des ouvriers dans l'abîme où il avait roulé, et dont le dernier degré seulement restait à franchir, le revenant de Nouméa tiendrait la parole donnée. Il devait donc rester libre, absolument maître de son temps. Il ne voulait point d'ailleurs être distrait de ses pensées sombres.

Son unique crainte était d'être arrêté comme vagabond. S'il rencontrait un camarade, il acceptait une invitation, mais son attitude gênée, l'expression hagarde de son visage, l'incohérence de ses paroles fatiguaient ses compagnons.

Du moment qu'il ne riait pas et qu'il avait le vin triste, ce n'était guère la peine de l'inviter. Il comprit si bien ce que pensaient de lui les camarades d'autrefois qu'il en vint à les refuser. Il en acceptait seulement du tabac. Sa pensée s'engourdissait tandis qu'il fumait, et il sentait moins les tiraillements de son estomac.

Il en vint à mendier le soir, honteusement, pris de rage con-

tre lui-même. Sa voix qui tremblait effrayait les passants. On lui donnait non par pitié, car son extérieur sordide, sa barbe inculte inspiraient moins de compassion que de terreur, et on devenait qu'il eut souhaité mordre la main qui lui jetait une aumône. Il devenait de plus en plus féroce, et ses pensées de haine et de meurtre, en s'agitant dans son cerveau, le faisaient bouillonner comme un cratère.

Quand il ne recevait rien, il serrait à ses flancs la sangle rouge qui lui servait de ceinture, et mordait ses lèvres de rage. Alors il avait faim, et se demandait quand finirait son supplice.

Un soir, il pouvait être neuf heures et demie, le hasard de ses courses aventureuses conduisit Débâcle vers les hauteurs de Batignolles, près des ponts de fer jetés sur les voies.

Les becs de gaz pointaient de jaune l'obscurité profonde. De temps à autre des lanternes rouges flamboyaient comme des yeux ardents. Jean, s'appuyant sur la galerie du pont de fer, promena ses regards autour de lui.

Une neige fine commençait à tomber. Le frisson le prit. Rien qu'une blouse de toile déchirée pour couvrir ses membres ! Il était si las de la marche, si brisé par le jeûne, que la force lui manquait pour faire un pas de plus.

Où aller, d'ailleurs ? Pas un sou dans la poche. Son vieux camarade Langlois demeurait à l'autre extrémité de Paris. Arriverait ce qui pourrait. On le conduirait au poste. Cela lui était égal. Au poste il aurait chaud, au moins.

Les bruits de la gare martelaient sa tête fatiguée ; accoudé là, les yeux plongés dans le vide, il eut souhaité que le garde fou se brisât subitement et l'entraîna en bas. Une locomotive puissante crachant du feu, soufflant des bruits de tonnerre, arriverait, l'écraserait, et ce serait fini.

Il songeait à cela, quand une main tremblante se posa sur son bras.

— Camarade, dit cette voix, vous ne semblez guère plus heureux que moi-même, et m'est avis que si la Seine coulait sous ce pont, vous goûteriez ce soir de la fraîcheur de l'eau. Je suis sans asile, vous me produisez l'effet de loger à la même auberge, venez avec moi rue de Tocqueville.

— Rue de Tocqueville, répéta Jean Débâcle, à un poste de police ?

— Comme vous y allez, je suis un pauvre homme, mais non un bandit. Au lieu de me faire arrêter, je vais coucher dans une maison honnête.

— Alors, vous avez de l'argent ?

— Pas un sou.

— Ou vous recevra à crédit ?

— Mieux que cela.

— Je ne vous comprends pas.

— Cela ne fait rien ; suivez-moi, vous n'aurez pas à vous en repentir.

L'idée de passer la nuit errant à l'aventure ou d'être ramassé par une escouade de sergents de ville épouvantait si fort Débâcle que, sachant qu'il ne trouverait rien de pire à ce qui l'attendait, il suivit l'inconnu.

C'était un homme encore jeune, si maigre, si pâle qu'il semblait n'avoir plus la force de marcher. De temps à autre il s'appuyait sur la balustrade du pont, serrait sa poitrine à deux mains, puis il se remettait à marcher. Un moment vint où il dit à Jean :

— Votre bras... Rue de Tocqueville... no 59.

Débâcle soutint son nouveau compagnon, et rendu moins timide par cette rencontre fortuite, et par la possibilité d'indi-

quer une adresse, voyant passer un sergent de ville, il le pria de lui enseigner le chemin de la rue qu'il cherchait.

— Hâtez-vous, répondit l'ancien soldat, l'heure s'avance, et la maison va fermer ses portes. Elle sera pleine ce soir ! Quelle diable de nuit nous allons passer dans ces quartiers ouverts à tous les vents.

Décidément la maison était connue ; Débâcle hâta le pas, l'inconnu fit un effort et tous deux arrivèrent bientôt devant un grand portail, au-dessus duquel flottait au vent d'hiver un drapeau déteint par le soleil et les pluies.

Le jeune homme se redressa. Près de toucher au but il retrouvait une soudaine énergie. A peine les deux malheureux venaient-ils de franchir le seuil de la maison hospitalière, que dix coups successifs sonnaient à l'herloge ; quand le dernier eut retenti clair dans l'air glacé, les deux battants se fermèrent, une barre de fer fut tirée. La maison se trouvait close.

Ce fut le plus jeune des deux malheureux qui passa le premier. Sans doute il avait appris d'un camarade, ou peut-être par expérience comment on procédait dans le caravansérail de la charité, car traversant toute la cour, il tourna le bouton d'une porte, et marchant à droite dans la salle, il se trouva en face d'un étroit bureau où se tenait un homme à la physionomie ouverte, au regard franc, que sa moustache, l'expression martiale de son visage, et la façon toute militaire dont il boutonnait haut sa redingote faisaient reconnaître pour un ancien militaire.

— Votre nom ? demanda le capitaine Morel.

Le jeune homme parut hésiter.

Alors le capitaine se pencha vers lui, ajoutant avec bonté :

— Les réglemens m'obligent à inscrire un nom sur mon registre, mais vous êtes libre de nous donner celui que vous voudrez.

Une rougeur fugitive monta aux joues pâles du jeune homme.

— Meroi, monsieur, dit-il ; quand on reçoit les bienfaits de la charité, on ne peut avoir honte de sa misère... Veuillez écrire Louis Calvet.

— Votre profession ?

— Professeur de langues anciennes.

Le regard du capitaine se fixa avec intérêt sur ce pâle et jeune visage ; il poussa un profond soupir. Hélas ! ce n'était point la première fois qu'il se trouvait en face d'hommes soumis à de semblables épreuves.

— Et vous, mon ami ? demanda le capitaine en s'adressant à Jean.

Celui-ci venait d'entendre l'observation faite à Louis Calvet, il savait que rien ne l'obligeait à révéler son véritable nom, aussi, se contenta-t-il de répondre :

— Claude Hervou, manouvrier.

Après avoir inscrit les deux noms, le capitaine se leva :

— La nuit est froide, dit-il, vous devez avoir besoin de vous réchauffer. On va vous servir.

Une minute après on apportait aux hommes deux écuelles d'étain remplies d'une soupe chaude exhalant un fumet appétissant. Jean Débâcle y plongea sa cueillère avec une hâte gloutonne trahissant la faim qui lui rongait les entrailles ; Louis Calvet, au contraire, semblait avoir peur de se hâter.

Son estomac rétréci par des jeûnes trop piquants supporterait-il une nourriture substantielle. Il avala lentement un peu de bouillon ; peu à peu, ranimé par la chaleur régnant dans cette grande chambre, il sentit ses forces renaître, et comme Jean

Débâcle il vida son écuelle d'étain. Quand tous deux furent rassasiés, ils étudièrent ce qui se passait autour d'eux.

La salle était remplie de bancs sur lesquels se tenaient des hommes de tout âge, on aurait même pu dire de tout rang, car le bourgeron de l'ouvrier frôlait la redingote usée de l'homme ayant occupé un rang dans la société ; les guenilles, il est vrai, étaient une majorité.

Dans un angle, un vieillard tout cassé tenait sur ses genoux deux enfants qu'il cachait à demi sous les pans de sa houppe de usée.

Le capitaine donna un signal, tout le monde se leva.

On allait gagner les dortoirs.

Ils étaient vastes, paisibles et blancs sous la clarté des lampes. Un grand crucifix étendait ses bras sur les murailles blanches à la chaux. A l'extrémité de la salle sur une sorte d'estrade, se trouvait le lit du surveillant.

Le capitaine après s'être assuré que tout le monde était entré, dit d'une voix ferme :

— Nous allons réciter la prière du soir. Quel que soit le culte de ceux que nous accueillons, nous leur recommandons le respect et le silence.

Et subitement dans cette foule disparate, il se fit un reculement profond ; non pas seulement le silence qui arrête les paroles sur les lèvres, mais ce mouvement de l'âme qui l'emporte au delà de la terre et lui fait songer au Père céleste.

Dans quel milieu plus désolé pouvaient s'élever des paroles consolantes ? Quelle philosophie aurait rasséréné ces âmes étreintes par de longues douleurs, souillées peut-être par tant de fautes ?

A ceux-là qui manquaient de gîte, on parlait du Père qui est au ciel ; pour ceux qui avaient faim, on demandait le pain du lendemain ; sur tous on appelait la paix, à tous on conseillait le pardon.

Et des cœurs désertés, des esprits rebelles, des volontés hésitantes jaillit aussi ce mot :

— Ainsi soit-il !

Autour de la chambre s'alignaient les lits ; une rangée occupait en outre le milieu de la pièce. Les draps étaient blancs, bien tirés sur une couverture grise. Chaque homme se plaça devant une de ces couchettes de fer.

Au moment où Louis Calvet allait ôter sa redingote, le capitaine lui fit signe de le suivre, et le conduisit dans une pièce plus petite où se trouvaient seulement dix lits :

— Dormez bien ! lui dit-il, demain nous causerons.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Editeurs,

Boîte 1886, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Thérèse Montréal